

LA RHÉTORIQUE DE MASSILLON

À la promotion 1991 du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Massillon est le prosateur le plus abondamment cité par les grammairiens de l'Encyclopédie. On trouvera ici réunis tous les exemples choisis par Beauzée, Marmontel, Sensaric, Fontanier, ainsi que ceux de Chateaubriand.

Les références de l'Encyclopédie sont celles de l'édition en trois volumes *Grammaire et littérature* de 1782, celles de Fontanier, *Les Figures du Discours*, édition Flammarion, 1968, celles de Sensaric, *L'art de peindre à l'esprit*, 1758.

*

Je m'arrête à vous, mes frères qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes. Je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre. Et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle. Car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort. C'est l'expérience des siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre. Et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous le demande, et vous le demande, frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez, je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande. Vous l'ignorez; je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien. Vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, Justes. Où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite. Froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. Ô Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Carême, 19, Sur le petit nombre d'élus.

cité par Beauzée, *Communication*, t.I, p.432.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappants, qui, comme les beaux endroits de Cicéron et de Démosthène, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon sur le petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.

Voltaire, Encyclopédie, Eloquence, t.I, p.703.

*

Sire, si le monde parlait ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage.

Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix glorieuse; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire!

Heureux le prince qui, durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver longtemps ce qu'il possède!

Ainsi parlerait le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle, mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe; parce que le royaume du ciel est à lui!

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé.

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers.

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien, sur le trône même, digne de son coeur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice; parce qu'il sera rassasié.

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux; parce qu'il sera traité avec miséricorde.

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son coeur les vices et les afflictions déréglées qui en troublent la tranquillité; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu.

Avent, 1, Sur le bonheur des justes.

Je crois que le plus bel exemple qu'on puisse citer d'astéisme, c'est l'exorde du sermon de Massillon pour le jour de la Toussaint, où l'orateur expose les maximes les plus sévères de la religion, et en fait à Louis XIV une application personnelle à la faveur des louanges qu'il donne à ce prince; mais louanges dépouillées de tout ce qui aurait pu les rendre viles par une basse flatterie, ou dangereuses par une fausse universalité.

Beauzée, Astéisme, t.I, p.269.

Ce fut à la fin du carême prêché en 1704 à Versailles, que Louis XIV dit publiquement au père Massillon : « J'ai entendu dans ma chapelle plusieurs prédicateurs dont j'ai été très satisfait; mais en vous écoutant j'ai été mécontent de moi-même. Je veux vous entendre désormais tous les deux ans. » La jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence; et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant les onze dernières années du règne de Louis le Grand.

Maury, Essai sur l'éloquence de la chaire, XXIII.

*

Un prince, maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilège de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à

tous ses désirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant, abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre.

Petit Carême, 10, Sur le triomphe de la religion.

La suspension est aisée à reconnaître dans ce pompeux et éloquent passage. Elle s'étend jusqu'aux mots un prince de ce caractère. Pour la faire disparaître, il n'y aurait qu'à commencer la phrase par où elle finit, et qu'à dire : « Le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre, c'est un prince maître de ses passions, apprenant par lui-même, etc. » Mais combien la phrase alors ne perdrait-elle pas de son intérêt, puisque ni la curiosité, ni l'attention ne seraient plus, assurément, aussi vivement excitées! Et combien peu l'on serait frappé de ce trait, que la suspension fait ressortir avec tant d'éclat et de force : Le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre!

Fontanier, Suspension, p.364.

*

Toutes les animosités qui ne vont pas jusqu'à la vengeance déclarée, elle se les permet; tous les plaisirs où l'on ne voit pas de crime palpable, elle se les justifie; toutes les parures et tous les artifices où l'indécence n'est pas scandaleuse, et où il n'entre ni passion, ni vue marquée, elle les recherche; toutes les vivacités sur l'avancement et sur la fortune qui ne nuisent à personne, elle s'y livre sans réserve; toutes les omissions qui paraissent rouler sur des devoirs arbitraires ou qui n'intéressent que légèrement des devoirs essentiels, elle n'en fait pas de scrupule; tout l'amour du corps et de la personne qui ne mène pas directement au crime, elle ne le compte pour rien; toute la délicatesse sur le rang et sur la gloire qui peut compatir avec une modération que le monde lui-même demande, elle s'en fait un mérite.

Carême 23, Sur la certitude d'une chute dans la tiédeur.

cité par Beauzée, *Inversion*, t.II, 374.

*

Quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? Mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? Mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? Mais vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? La variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire.

Petit Carême, 5, Sur l'humanité des grands envers le peuple.

cité par Beauzée, *Subjection*, t.III, p.426;

et par Fontanier, *Délibération*, p. 413.

*

À mesure qu'elle sent, dans le détail de sa conduite, que son cœur, encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère des humiliations, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité, auxquelles elle se condamne; qu'il a un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie

par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachements vils et frivoles pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les désirs de plaire infectent encore presque toute ses actions, elle en fait les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des oeuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller au-delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Mystères, 6, Sur les caractères de l'esprit de Jésus-Christ.

cité par Beauzée, *Subjection*, t.III, p.427.

*

Quelle est, selon l'Écriture, la voie qui conduit à la mort? N'est-ce pas celle où marche le plus grand nombre? Quel est le parti des réprouvés? N'est-ce pas celui de la multitude?

Carême 19, Sur le petit nombre des élus.

cité par Beauzée, *Subjection*, t.III, 426;

et par Fontanier, *Subjection*, p. 375.

*

Vous ne faites que ce que font les autres! Mais ainsi périrent, du temps de Noé, tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilège; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal; du temps d'Eléazar, tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres! Mais c'est ce que l'Écriture vous défend. « Ne vous conformez point à ce siècle corrompu » nous dit-elle. Or le siècle corrompu n'est pas le petit nombre des justes que vous n'imitiez point; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites pas ce que font les autres! Vous aurez donc le même sort qu'eux. Or « Malheur à toi, s'écriait autrefois S. Augustin, torrent fatal des coutumes humaines! Ne suspendras-tu jamais ton cours? Entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfants d'Adam dans l'abîme immense et terrible? »

Carême, 19, Sur le petit nombre des élus.

cité par Beauzée, *Subjection*, t.III, p.427.

*

Souvenez-vous que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes, qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par la croix, que, moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de mort, vous ne voudrez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre.

Carême, 12, Sur le dangers des prospérités temporelles.

cité par Beauzée, *Adjonction*, t.I, p.89.

*

Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères. Telle est la religion de la terre. Ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent.

Carême, 21, Du véritable culte.

cité par Beauzée, *Adjonction*, t.I, p.89

*

Le juste ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni des ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni du jugement des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence; ni de ses passions même, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure.

Carême, 30, Sur l'évangile de Lazare.
cité par Beauzée, *Adjonction*, t.I p.89;
et par Fontanier, *Adjonction*, p.33.

*

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre à lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Petit carême, 2, Sur les tentations des grands.
cité par Fontanier, *Adjonction*, p.338; *Subjection*, p.375.

*

On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs, sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie.

Petit carême, 2, Sur les tentations des grands.
cité par Fontanier, *Conjonction*, p.339.

*

Mais les princes et les grands sont de tous les siècles. Leur vie, liée avec les événements publics, passera avec eux d'âge en âge. Leurs passions, ou consacrées dans nos monuments, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des pièges à la dernière postérité.

Petit carême, 2, Sur les tentations des grands.
cité par Fontanier, *Conjonction*, p.340.

*

Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un coeur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? Leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants?

Carême, 21. Du véritable culte.
cité par Beauzée, *Asyndéton*, t.I, p.270;
et par Fontanier, *Disjonction*, p.341.

*

L'Église n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté. La foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence des fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission.

Petit carême, 3, Sur le respect que doivent les grands.
cité par Marmontel, *Abondance*, t.I, p.22.

*

Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore; c'est un plaisir qui ne s'use point. Plus on le goûte; plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre; et on y devient insensible. Mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui.

Petit Carême, 5, Sur l'humanité des grands envers le peuple.
cité par Marmontel, *Abondance*, t.I, p.22.

*

Ce sont des punitions, grand Dieu! que votre justice exerce sur les passions humaines; vous vous servez de la fausse pénitence des uns pour préparer des châtiments à l'impénitence des autres.

Carême, 13, Sur l'impénitence finale.
cité par Fontanier, *Dérivation*, p.351.

*

L'Évangile me paraît une seule règle; les exemples de Jésus-Christ mon modèle; les terreurs de la piété des dons de Dieu; la sécurité des libertins une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux grâces reçues et les rechutes dans les premiers désordres le plus grand des malheurs et le caractère des réprouvés.

Mystères, 5, Sur la résurrection de Notre Seigneur.
Cité par Beauzée, *Zeugme*, (Ellipse) t.III, p.660.
cité par Fontanier, *Zeugme*, (Ellipse) p.314.

*

Vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu. Mais, sans parler des divines consolations que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment, sans parler de cette paix intérieure, fruit de bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps, et un avant-goût, et le gage de la félicité qui est réservé dans le ciel aux âmes fidèles; sans vous dire avec l'apôtre que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend. Si vous étiez de bonne foi et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du fidèle, que ne diriez-vous pas et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle!

Mystères, 8, De la visitation.
cité par Beauzée, *Prétérition*, t.III, p.216.

*

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher Jésus-Christ : parce que, ou le temps vous manquera; ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le

permettra pas; ou enfin, que vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles, que vous ne serez plus en état alors de surmonter.

Carême, 13, Sur l'impénitence finale.
cité par Beauzée, *Gradation*, t.II, p.188

*

Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance ; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un coeur, et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, lorsqu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Mystères, 6, Sur les caractères de l'esprit de Jésus-Christ.
cité par Beauzée, *Conversion*, t.I, p.513, *Gradation*, t.II, p.188;
et par Fontanier, *Répétition*, p.330

*

Ce monde ennemi de Jésus-Christ, ce monde qui ne connaît pas Dieu, ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien, ce monde, tout monde, qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même les honneurs publics à la vertu.

Carême, 14, Sur le respect humain.
cité par Fontanier, *Répétition*, p.330

*

Qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang? C'est une saison périlleuse où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité : c'est une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaisir est autorisé par l'usage, l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi, les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en oeuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du coeur.

Oraison funèbre de Villeroy.
cité par Beauzée, *Concaténation*, t.I, p.449;
et par Fontanier, *Concaténation*, p.331

*

À quel point de perfection les sciences ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnaient le trône de Salomon. L'émulation y forma le goût, les récompenses augmentèrent l'émulation, le mérite qui se multipliait multiplia les récompenses.

Oraison funèbre de Louis XIV.
cité par Beauzée, *Concaténation*, t.I, p.450;
et par Fontanier, *Répétition*, p.331.

*

Et ne dites pas, mes frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes et quels abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins. Mais du moins vous obligez le vice de se cacher; du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique, vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la

piété parmi les fidèles, et s'il n'y a pas moins de dérèglement, les scandales du moins sont plus rares.

Petit Carême, 11, Sur les vices et les vertus des grands.
cité par Fontanier, *Occupation*, p.410

*

Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans soi, sans culte, sans Dieu, sans conscience.

Que l'impie est à plaindre s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux.

Carême, 6, Sur la vérité d'un avenir.
cité par Beauzée, *Conglobation*, t.I, p.458, *Épiphonème*, I, 734;
et par Fontanier, *Conglobation*, p.363.

*

Les hommes parlent tous les jours, sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité. Et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les oeuvres, philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite, toujours éloquent à décrier le monde, toujours vifs à l'aimer, nous fléchissons le genou avec la multitude devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds. Et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Oraison funèbre du Dauphin.
cité par Beauzée, *Antithèse*, t.I, p.205.

*

Mais quand même votre bonheur répondrait à vos espérances, quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendraient un jour des réalités, quand même par un de ces coups du hasard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous verriez élevé à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines : que sont les félicités d'ici-bas, et quelle est leur fragilité et leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? Ils ont paru un seul instant, et ont disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts?

Bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.
cité par Fontanier, *Concession*, p.416

*

Que sont les hommes sur la terre? Des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentation; et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre;

tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde change sans cesse; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice!

Bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.
cité par Marmontel, *Éloquence* t.III, p.663;
par Beauzée, *Expolition*, t.II, p.56;
et par Fontanier, *Expolition*, p.421

*

L'ambition le rend donc malheureux. Mais de plus elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! Il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on souhaite. Bassesse d'adulation; on encense et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté; il faut savoir essayer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces : bassesse de dissimulation; point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement: devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces : enfin bassesse même de l'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété; jouer l'homme de bien pour parvenir et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne.

Petit Carême, 2, Sur les tentations des grands.
cité par Fontanier, *Expolition*, p.422.

*

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire et laissent-ils toujours un fond d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur qu'à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? D'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer?

D'où vient cela, ô homme? Ne serait-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous?

Carême, 6, Sur la vérité d'un avenir.
cité par Beauzée, *Interrogation*, t.II, p.347.

*

Pourquoi craindriez-vous, dans les voies du salut, ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux? Quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence serait plus timide? Vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler

le monde; et cela dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes : ses jugements seraient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous depuis que vous avez résolu de l'abandonner? Et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser?

Carême 14, Sur le respect humain.

cité par Beauzée, *Interrogation*, t.II, p.347

*

Le Seigneur ne tient-il pas entre ses mains le coeur de tous les hommes?

Massillon, Carême, 20, Sur le mélange des bons et des méchants.

C'est dire énergiquement et affirmativement : Le Seigneur tient entre ses mains les coeurs de tous les hommes

Beauzée, Interrogation, t.II, p.349

*

Pouvez-vous rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres? Jésus-Christ peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassement? Et, avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire?

Carême, 19, Sur le petit nombre des élus.

C'est dire négativement, mais avec toute l'énergie qu'y ajoute l'aveu intérieur de l'auditeur : Vous ne pouvez rapporter à la gloire de Jésus-Christ les plaisirs des théâtres. Jésus-Christ ne peut entrer pour rien dans ces sortes de délassements. Et, avant que d'y entrer, vous ne pourriez pas lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire.

Beauzée, Interrogation, t.II, p.349

*

Quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avait méritées, et qu'il croyait déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède, obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avait pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir et trouver moins de distractions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? Mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres! Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie et dans la force de son esprit? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté; on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infâmes voluptés? Mais le coeur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? Une conscience criminelle peut devenir indifférente; mais elle n'en est pas plus tranquille. On ne peut plus sentir ses disgrâces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, mes frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Avent 1, Sur le bonheur des justes.

cité par Sensaric, *Interrogation*, t.I, p.92

*

Vous en perdriez la raison? C'est-à-dire, vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs comme une ivresse; le péché comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune comme des songes; le salut comme la grande et unique affaire. Est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! eh! que n'êtes-vous dès aujourd'hui au nombre des sages insensés.

Carême, 29, Sur la mort.

cité par Beauzée, *Paradoxisme*, t.II, p.758.

*

Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumières, qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort! Que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements paraît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli! Qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduit au salut! Qu'on méprise les lumières et les connaissances qui n'ont pas donné la science des saints! Dieu paraît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paraît plus rien.

Oraison funèbre de Conti.

cité par Beauzée, *Exclamation*, t.II, p.48.

*

Vous avez vécu impudique; vous mourrez tel. Vous avez vécu ambitieux; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs meure dans votre coeur. Vous avez vécu mollement, sans vice ni vertu; vous mourrez lâchement et sans componction. Vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes oeuvres. Vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu, tantôt voluptueux, tantôt pénitent, et vous laissant décider par votre goût et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger; vous mourrez dans ces tristes alternatives. Et vos larmes, au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avaient été pendant votre vie : c'est-à-dire un repentir passager et superficiel, des soupirs d'un coeur tendre et sensible, mais non pas d'un coeur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché, dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps, dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos moeurs et dans votre tempérament, dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu vous corriger. Achab meurt impie, Jézabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfants d'Héli sacrilèges, Absalon rebelle, Balthazar efféminé, Hérode incestueux. Toute l'Écriture est remplie de pareils exemples, tous les prophètes retentissent de ces menaces. Jésus-Christ s'en explique de manière à faire trembler les plus insensibles.

Carême, 13, Sur l'impénitence finale.

cité par Beauzée, *Anaphore*, t.I, p.185; *Commination*, t.I, p.430

*

Quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces âmes, destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices ou d'inspirer des vertus qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments en leur adoucissant le coeur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois, et des

rois chrétiens! Quel ouvrage! Mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire?

L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos moeurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, L'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique, enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes moeurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles, un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le père du dix-septième siècle, et à qui n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse.

Oraison funèbre du Dauphin.

cité par Beauzée, *Définition*, t.I, p.570; *Parallèle*, t.III, p.758.

*

La mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie : elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout; elle l'anéantit dans tout ce qu'il était de grand aux yeux des hommes, elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible.

Mystères, 7, Sur les consolations et la gloire de la Vierge.

cité par Fontanier, *Métabole*, p.332

*

Il y a un amour de raison et de religion qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Évangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère : il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez, en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament : c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable, un amour qui prend sa source dans les mouvements de la grâce et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais. Le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime. Le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrâce; et la charité est plus forte que la mort. Le goût n'aime que ce qui l'accommode; et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime. Le goût est aveugle, et nous rend souvent aimable les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grâce sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les coeurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Massillon, Carême, 4, Du pardon des offenses.

cité par Beauzée, *Parallèle*, t.III, p.760

*

Grand Dieu! que l'on connaît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les Justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes. On a vu des saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des

terreurs qu'on ne pouvait presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la merde se calmer; et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de Jésus-Christ appelé est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même.

Carême, 19, Sur le petit nombre d'élus.

cité par Beauzée, *Comparaison*, t.I, p.435

*

Adorons les secrets de Dieu, mes frères. Si ce que nous connaissons de ses oeuvres nous paraît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connaissons point l'est aussi? S'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentirait-il lorsqu'il se cache? Si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse, de lumière, pourquoi l'économie de la religion que nous ne saurions voir et qui est le chef d'oeuvre de tous ses desseins serait-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? Et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles qui doivent périr, comment aurait-il laissé dans le désordre les choses invisibles qui dureront autant que lui-même?

Mystères 1, Sur la soumission à la volonté de Dieu.

cité par Beauzée, *Comparaison*, t.I, p.436

*

Si vous êtes résolu de périr, eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos moeurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu, franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre âme est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces moeurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnez les larmes et les peines éternelles. Mais non, chez Auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour en inspirer de l'horreur. C'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité.

Carême, 35, Sur le salut.

cité par Beauzée, *Épitrope*, t.I, p.751

*

Notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, et vide de l'Esprit de Dieu, non seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les

choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde.

Mystères 6, Sur les caractères de l'esprit de Jésus-Christ.

cité par Beauzée, *Complexion*, t.I, p.448

*

Et que pourrez-vous dire à Dieu au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avait donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir?

Lui direz-vous : J'ai remporté des victoires; j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie; je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même; vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du roi des rois; vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité!

Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles, j'ai conclu des traités importants, j'ai ménagé les intérêts de la et la fortune des princes; je suis entré dans les secrets et dans les conseils de rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu; vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut; vous êtes entré dans le secret de rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité!

Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité!

Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants; j'ai élevé mes proches; j'ai été utile à mes amis; j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété; vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité!

Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes, j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux; j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes; j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avait confié était celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité!

Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état; j'ai fait des amis; j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel; vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité!

Carême, 34, Sur l'emploi du temps.

cité par Beauzée, *Complexion*, t.I, p.447

*

Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être faible avec les faibles; et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la réputation des serviteurs de Jésus-Christ, comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le dérèglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnaîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? Vous affecteriez de le méconnaître devant les hommes? Il ne serait plus que votre divinité secrète, tandis que le monde aurait vos hommages et votre culte public et déclaré? Ô hommes! le Dieu du ciel et de la terre ne serait donc plus qu'un Dieu domestique; et, le confondant avec les idoles, renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grâce qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux, en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du ciel; et le bienfait qui a guéri votre âme de ses plaies vous ferait plus de confusion que ne vous en faisait autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? Ô hommes! un bon coeur rougit-il d'aimer son bienfaiteur? Et est-ce ainsi que vous reconnaissez le don de Dieu en vous faisant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne même d'un coeur noble et généreux. Car, si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentiments? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une âme née avec quelque élévation sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de Jésus-Christ, pourquoi vous en cachez-vous? Quand même nous vivrions encore dans des siècles infortunés où on le regardait comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étaient soulevés contre lui et contre son culte, il serait si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y aurait tant de bassesse à le désavouer en public. Et ici où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui. La générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité? Ô homme! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'âme, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et, dans la religion, vous êtes plus faux, plus faible, plus lâche que la plus vile populace!

Enfin je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur que vous préparez à nos frères; car ces exemples de ménagement entre le monde et Jésus-Christ deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licencieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite que d'imitateurs de ses excès. Mais les plaisir et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlés mêmes d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable. Plus vous évitez les grands désordres en vous permettant d'un autre côté tous les amusements et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères, plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on ne pense, plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres, plus enfin vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu rien au-delà de ce que vous faites, et qui auraient poussé plus loin la grâce de leur conversion si votre lâcheté ne les avait portés à croire que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres est outré et excessif, et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien comme il faut l'être dans le monde. Ô homme! encore une fois, n'était-ce pas assez que vos dérèglements eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères? Faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Carême, 14, Sur le respect humain.

cité par Beauzée, *Concession*, t.I, p.451; *Ponctuation*, t.III, p.181.

*

C'est le caractère de cette passion de remplir le coeur tout entier. On ne peut plus s'occuper que d'elle. On en est possédé, enivré. On la retrouve partout. Tout en retrace les funestes images. Tout en réveille les injustes désirs. Le monde, la solitude, la

présence, l'éloignement, les objets les plus indifférents, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir.

Massillon, Carême, 17, Sur l'enfant prodigue,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, II, 3, 2.*

*

C'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos. Car aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime, c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre coeur; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens.

Massillon, Carême, 37, Sur la pécheresse,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, II, 3, 2.*

*

L'amour de notre pécheresse pour les créatures avait toujours été suivi des plus cruelles incertitudes. On doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime; on est ingénieux à se rendre malheureux et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies. Plus on est de bonne foi, plus on souffre. On est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez, ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Massillon, Carême, 37, Sur la pécheresse,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, II, 3, 2.*

*

Le Seigneur tout seul lui paraît bon, véritable et fidèle; constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagements, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère; seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre coeur; seul assez puissant pour en satisfaire tous les désirs; seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines; seul immortel et qu'on aimera toujours; enfin le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard.

Massillon, Carême, 37, Sur la pécheresse,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, II, 3, 8.*

*

Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entrouvre d'elle-même, tout son corps frémit, et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Massillon, Avent, 2, Sur la mort du pécheur et sur la mort du juste, I, 11,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, III, 4, 3.*

*

Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier.

Rien ne demeure. Tout change, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul demeure, toujours le même. Le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes coule devant ses yeux. Et il voit avec indignation de faibles mortels emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

Massillon, Carême, 29, Sur la mort,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, III, 4, 3.*

*

Si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourants si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies. Voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversés; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle, et toute l'harmonie du corps politique s'écroule, et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autres frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autres dieu qu'eux mêmes. Voilà le monde des impies. Et, si ce plan affreux de république vous plaît formez si vous le pouvez une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Massillon, Carême, 6, Sur la vérité d'un avenir,
cité par Chateaubriand, *Génie du christianisme, III, 4, 3.*

*

On peut se convaincre par la lecture réfléchie des sermons de Massillon, surtout de ceux qu'on appelle le Petit Carême, combien la véritable éloquence de la chaire est opposée à l'affectation du style : nous ne citerons ici que le sermon qui a pour titre *De l'humanité des grands*, modèle le plus parfait que nous connaissions en ce genre, discours plein de vérité, de simplicité et de noblesse, que les princes devraient lire sans cesse pour se former le cœur, et les orateurs chrétiens pour se former le goût.

d'Alembert, Encyclopédie, Elocution, I p.698.

*

Pour répondre au vœu de d'Alembert, achevons cette page consacrée à Massillon par ce sermon, prononcé par lui dans la chapelle du château des Tuileries, en 1718, pour l'instruction de Louis XV, âgé de huit ans.

MASSILLON

SERMON SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE

Sire,

Ce n'est pas la toute puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout était fait, pouvait tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage ; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige, n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés, non seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *Vidit turbam multam, et misertus est eis.* (Mat. XIX, 14)

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. À la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible ; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les faibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en approchent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes ; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands ; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE

Sire, toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux ; ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et, loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étaient placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits !

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des faibles et des petits ; c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, 'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent. C'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous ; ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands, et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands ; ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite.

Plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant ; ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et, s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance. Ils vous la laisseraient ignorer, si elle pouvait être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes. On ne sent leur élévation que par une noble simplicité ; ils se rendent encore plus respectables en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et, parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres, et, en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devrait leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'était pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes. Rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache. C'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté des défauts et des faiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même. On fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme du peuple venait exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et, si l'éclat du trône était tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevait l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles. L'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence. Plus vous en rendez l'accès facile, plus vous en augmenterez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus se maîtres ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables ; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne ; la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles, ces Assuérus devant lesquels c'était un crime digne de mort pour Esther même d'oser paraître sans ordre, et dont la seule présence glaçait le sang dans les veines des suppliants n'étaient plus, vu de près, que de faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leur palais à de vils esclaves séparés de tout commerce, comme s'ils n'avaient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir. L'obscurité et la solitude en faisaient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique. C'est être faible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de concilier les coeurs. Il ne faut pour cela ni effort, ni étude. Une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout. Leur rang donne du prix à tout. La seule vérité du visage du roi, dit l'Écriture, est la vie et la félicité des peuples ; et son air doux et humain est pour les coeurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides. *In hilaritate vultus regis, vita ; et clementia ejus quasi imber serotinus.* (PROV. XVI, 15.)

Et peut-on laisser aliéner des coeurs qu'on peut gagner à si bas prix? N'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? Et mérite-t-on le nom de grand quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? Faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si indigne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? Faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? Et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule plutôt que l'orgueil qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables. C'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leur plaisirs, et lassés des hommes, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun et qui leur est à charge. À force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se déroberont souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paraître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paraître humain! N'est-ce pas une barbarie, non seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? N'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilège des grands pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent. Ils seraient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir, souvent dans le coeur, ils en laissaient échapper quelque trait au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout prétendent tirer de leur félicité même un privilège qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices, qu'ils leur soient plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabondables parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance! grand Dieu! serait-ce donc là le privilège des grands ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands ; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage ; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du coeur. L'affabilité ne serait plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermait nos entrailles, et nous rendait plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la perfection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des faibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de

l'oppression. La misère ose rarement les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tout ceux qu'on foule et qu'on opprime, ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance ; elle ne leur est donnée que pour eux ; c'est à eux à porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé ; ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, les grands et les princes ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais, si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs ; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles ; grand Dieu ! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous ; vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres sur les géants ; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux ; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière ; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des faibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité ; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quela pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre ? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne ? Sont-ce des présents qu'il vous a faits dans sa colère ? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure ; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre ; vivez comme si tout était fait pour vous ; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au-delà que la mort et le jugement ; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les félicités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous ; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même ; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible ; ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins ; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la religion ne serait pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne serait payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudrait-il davantage pour un bon coeur ? Quiconque n'est pas sensible à u plaisir si vrai, si touchant, si digne du coeur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Augustin, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas ! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas.* (S.AMB., in vita Nab. 13.)

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui. On sent qu'à leur place on serait trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les coeurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la première leçon de la nature et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint ; il semble que la grandeur leur donne un autre coeur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes ; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? Mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? Mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? Mais vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre coeur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? La variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisir peuvent inventer; vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait. Ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre coeur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau ; vous sentirez alors le plaisir d'être né grand; vous goûterez la véritable douceur de votre état ; c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore; c'est un plaisir qui ne s'use point. Plus on le goûte; plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre; et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui ; chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme ; le long usage qui enduret le coeur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'à la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces. Que serait la puissance des rois s'ils se condamnaient à en jouir tout seuls ? une triste solitude, l'horreur des sujets, et de supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir ; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien qui nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu ; et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre. *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris* (ECCL., III, 19.)

Non, Sire, ce n'est pas les rangs, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables ; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples ; ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher.

L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains ; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les coeurs? La gloire de conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit ; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre ; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux n'est environnée que de la joie et de l'abondance. Il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser ; elle s'élève dans le coeur de chaque sujet en monument plus durable que l'airain et le bronze parce que l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre. Le titre de père du peuple est gravé dans les coeurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants, de compter que les coeurs sont encore plus à lui que leurs biens et que leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais, de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez par gagner les coeurs de vos sujets ; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert ; ils veulent l'établir roi sur eux : *Ut raperent eum, et facerent eum regem.* (JOAN., VI, 15.) Ils lui dressent déjà un trône dans leur coeur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda, ses ancêtres ; ils ne reconnaissent son droit à la royauté que par son humanité Ah! si les hommes se donnaient des maîtres, ce ne seraient ni les plus nobles, ni les plus vaillants qu'ils choisiraient, ce serait les plus tendres, les plus humains; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère ! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté, peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déjà la félicité de nos peuples ; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur ! rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne voulait régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux ; nos misères étaient ses misères, nos afflictions étaient les siennes ; et son coeur ne faisait qu'un coeur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux ! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son âme ! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par là, il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel.